

LE JAZZ

# UN BEAU CRI

Marion Brown à la Biennale



MARION BROWN

(GUY KOPELOWIEZ)

NOUVELLES LITTÉRAIRES  
146, rue Montmartre - 2<sup>e</sup>

12 OCTOBRE 1967

Marion Brown a donné dimanche un premier concert à la Biennale de Paris, au Musée d'art moderne, dans une salle qu'une organisation timorée avait prévue de cent places : il en eût fallu au moins quatre fois plus. Qui peut donc ainsi préjuger du public et de la musique qu'il veut entendre ? Qui pouvait donc penser qu'un tel bocal serait suffisant à recevoir les spectateurs très déterminés à écouter l'une des voix les plus intéressantes de la musique new-yorkaise contemporaine ?...

L'accueil si chaleureux fait à Marion Brown peut s'expliquer par la franchise avec laquelle il enfile son discours musical, sans fards, sa volonté de créer un seuil de communication, sans craindre de revenir sur le déjà dit. Et au beau milieu d'un cri dont l'urgence n'est pas à mettre en doute, voilà, sans rire, le beau saxophone classique, avec ses trémolos, et ses arpèges appliqués. Volonté de diversion ou rappel enfantin d'une époque un peu naïve ? Marion Brown confirmait l'autre soir lui aussi que le jazz qu'il joue se nourrit de ce qui l'entoure affectivement : on a reconnu dans le dernier lento de la seconde partie le thème d'une chanson d'Aragon directement transposée, sans effet, avec les nuances un peu dramatiques qu'on s'attend à y trouver. Avec cette facilité qu'il a de tirer parti d'un environnement musical, Marion Brown avait su choisir un accompagnement extrêmement solide : on pense au jeune pianiste Jean Frénay, qui faisait ses débuts à Paris et dont la science à la fois des nuances et de la concentration énergétique promet beaucoup ; au contrebassiste Bernard Guérin, qui est un soliste dont le lyrisme de-

vient à chaque audition plus rigoureux et efficace ; et au batteur Eddy Gaumont, dont le débit fourmillant et souple offre bien des séductions à l'oreille avide.

Le deuxième concert de Marion Brown s'est déroulé dans l'étrangeté : le décor décadent du Théâtre 347 soulignait encore la distance que le saxophoniste aime à placer entre cette tradition qui l'imprègne tant, le blues, et les aboutissements qu'il lui fait subir avec obstination. Néanmoins, en poussant son entourage, malheureusement délesté du pianiste, à se débarrasser d'obsessions formelles, la plupart du temps insistantes dans la nouvelle musique de jazz, pour les amener à l'essentiel, au maximum d'expression, Marion Brown nous a montré qu'il installait sa musique dans l'instant, peut-être pour affirmer encore sa grande reconnaissance à l'histoire de l'art negro-américain.

James Brown disait-on la semaine dernière prouve, tout autant que Marion Brown, la vitalité du jazz actuel. Invertissons donc aujourd'hui la proposition et souhaitons que la vie musicale de cette saison relève de l'exigence plutôt que du vedettariat. Car l'enthousiasme du public de Marion Brown, de Cecil Taylor l'année passée, d'Ornette Coleman l'année précédente témoigne d'une tendance contraire à la seule popularité, qui veut aller au plus authentique, quand bien même cette « authenticité » ferait l'objet d'une constante remise en question. Ainsi le jazz n'a pas de chances à espérer (James Brown). Il n'y a que la chance que les musiciens se donnent eux-mêmes.

DANIEL BERGER